

"La répression de la Résistance en France par les autorités d'occupation et le régime de Vichy."

Lauréat dossiers individuels collèges

Degorce Victor



Vous avez 18 ans et appartenez à un réseau de Résistance. Votre chef de réseau vous ordonne de rejoindre la gare la plus proche afin de prendre possession d'un paquet, retrouver trois camarades de combat et porter une lettre à l'épicière du quartier. Vous commencez à remplir votre mission, mais alors que vous retrouvez vos camarades deux miliciens vous prennent par le bras et vous demandent de les suivre...

L'aube arrive, apportant avec elle ce qui devait être les prémices de ma nouvelle vie. J'avais dix huit ans. J'étais issu d'une famille aisée, cette condition fut sans doute l'un des arguments qui a poussé mon père à courber platement l'échine dès l'arrivée des Allemands, sans doute de peur de nuire à cette réussite. Pour ma part, j'étais jeune, trop fier sans doute pour accepter une quelconque entrave à mes libertés. Et puis, je voulais forger ma personnalité en me démarquant de ma famille.

C'est donc ainsi, je suis parti pour un court voyage ; habitant Bordeaux, je n'eus pas grande peine à rejoindre la ligne de démarcation, puis, l'ayant franchie, je me suis mis en quête d'une quelconque opportunité à laquelle je pourrais m'offrir. Les jeunes de mon âge ne courant pas les rues à cause du S.T.O. ⁽¹⁾, j'entraî donc rapidement en contact avec la résistance. Puis, on m'attribua un certain courage d'avoir rejoint la résistance en affrontant ces obstacles.

C'est ainsi qu'on me confia ma première mission. Je marchais, à l'aube, dans un petit village. Après quelques minutes, je rejoins le point de rendez-vous convenu. Mes compagnons de mission m'attendent avec le colis dont nous devons prendre possession. Nous nous saluons brièvement et nous nous mettons en marche. Un sentiment de fierté m'envahit, le fait de redorer le blason de ma famille, sans doute. Nous empruntons alors une rue longeant la gare, quand un individu me pose la main sur l'épaule ainsi qu'à mon compagnon de droite. Nous nous retournons pour découvrir qu'ils sont armés. Aussi, quand ils nous sommèrent l'ordre de les suivre, nous avons obtempéré. J'essaye de ne pas trahir mon anxiété. Je louche légèrement sur mes voisins. Ils se concertent. Quelques mètres plus tard, profitant d'un instant d'inadvertance de nos gardiens, ils se retournent et les bousculent d'un coup d'épaule, puis, détalent en courant. Mais, un des deux gardiens que le choc n'avait fait que vaciller, se saisit de son arme et tire.

Un des deux fuyards semble touché et l'autre comprenant la situation lève docilement les bras. Le blessé, ramassé, nous continuons notre marche ; moi, maquisard inexpérimenté et tétanisé par le fait qu'un de nos camarades venait d'être touché sous mes yeux désabusés et que, moi, spectateur inoffensif, n'avait rien fait. Nous reprenons donc notre cortège sinistre. Sur notre chemin des fenêtres s'ouvrent pour se refermer aussitôt. Nous arrivons ainsi à la caserne du village où nous sommes enfermés dans une cellule commune dans laquelle une dizaine de prisonniers somnolent harassés.

L'arrivée de nouveaux venus vient perturber le calme forcé qui régnait. On échange quelques informations. Apparemment, c'est ici que sont rassemblés les maquisards de la région. Mes téméraires compagnons dont la balle n'a pas été les audaces, semblent caresser encore l'envie de fuite. Quand ils demandent si cela a déjà été tenté, en guise de réponse, un autre détenu, d'un œil amorphe, leur montre, à travers une petite lucarne, une petite cour dont le mur du fond était criblé de balles. La nuit venue, ne pouvant pas dormir, je repense aux raisons qui m'ont poussé à devenir maquisard et, par conséquent, à me retrouver ici, parmi d'authentiques héros dont les noms et les histoires seront un modèle d'indice et serviront de louanges à des générations d'enfants. Mais moi, qu'il y a un mois était encore dans ma famille, dont l'enfance fut bercé d'une effarante monotonie et dont la famille s'était bien aimablement courbée devant l'envahisseur dès que les premières bottes cirées eurent touché le sol de notre capitale. Que ferais-je parmi ces hommes que toutes les circonstances avaient poussés à défendre leurs ingrates vies ? Que ferais-je ? Mais, lentement, une immense conviction s'immisça en moi. Et, après tout... pourquoi pas moi ? J'avais pris des risques gigantesques pour parvenir jusqu'ici et c'est une foi et une conviction immense qui m'avaient conduit à briser cette paisible existence pour me battre pour la cause à laquelle je croyais. J'avais autant de légitimité que ces hommes là à pouvoir réclamer cette mort. Je ferai pleinement partie de ce groupe d'hommes. Les jeunes, qui ne supportaient pas l'entrave et le joug nazi, avaient choisi de s'engager et de se battre pour une cause qu'ils estimaient juste.

Et c'est ainsi que, le lendemain matin, quand deux officiers de l'armée française vinrent me chercher, moi et mes deux compagnons, c'est la tête haute que je les suivis. On descendit un escalier puis, arrivant dans la petite cour qu'hier encore j'avais aperçue par la lucarne, je compris. Et c'est face à ces hommes qui, à l'inverse de moi, n'avaient pas eut le courage de se mettre face à l'opresseur, ceci n'est peut être pas la vérité mais, en tous cas, c'est celle qui me donna le courage de leur faire face. Et, comme pour nous supporter, une « Marseillaise » retentit à l'unisson, magnifique, la dernière et au dernier moment, à côté de mes compagnons silencieux, je crie : « Vive la France » !

**Victor Degorce
Collège Alain Fournier - Bordeaux**

La majorité de ce texte est issue des lettres faites en captivité par Jacques Mangold, fusillé ainsi que deux de ses compagnons, le 10 juin 1943. La fin du texte fut complétée par un de ses camarades de cellules qui, lui-même, fut fusillé quelques jours plus tard.

¹ Service du Travail Obligatoire